

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N° 59 juillet 1994

p. 2 Le président Georges Pompidou... et son ancien camarade de régiment.

André MASCLE

p. 5 La première bibliothèque municipale de Montbrison de 1803 à 1863.

Gérard AVENTURIER

p. 12 Quelques observations sur le climat de la plaine du Forez.

Frédéric BRUNET

p. 15 Rendez-vous à "l'Aigle d'or" (à propos d'un inventaire de 1778).

Jean GUILLOT

p. 21 Jean BRUEL (1924-1994), secrétaire de la Diana.

Claude LATTA

p. 23 Bibliographie forézienne.

Claude LATTA

VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel.

Siège social (abonnements) :

Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Courrier-coordination : Joseph Barou.

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Claude Beaudinat, Michel Blanc, Danièle Bory, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean Guillot, Marie Grange, Philippe Pouzols.

Illustrations : Edouard Crozier.

Dépôt légal : 3e trimestre 1994.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.

LE PRESIDENT GEORGES POMPIDOU... ET SON ANCIEN CAMARADE DE REGIMENT

Le 10 avril 1935, vers dix heures, cinq sous-lieutenants, dont quatre très récemment promus, arrivaient devant l'entrée de la caserne du 92ème Régiment d'Infanterie à Clermont-Ferrand. Le poste, en gants blancs, leur rendait les honneurs. Etonnés, ils avançaient de quelques pas et furent stupéfaits : le régiment entier, avec musique et drapeau, était rassemblé et paraissait les attendre. L'abbé BESSON, major de la promotion d'Elèves Officiers de Réserve, après quelques secondes d'hésitation, trouva cet accueil insolite et obliqua aussitôt à droite, on le suivit. Par chance il y avait la salle des "punis", nous y entrâmes soulagés mais toujours un peu inquiets. Que se passait-il ? Une sonnerie de clairons retentit. Les anciens E.O.R. ne l'avaient pas souvent entendue ; une auto avec fanion tricolore pénétrait dans la cour. En descendit le général GAMELIN, Commandant en chef des Armées, en tournée d'inspection. Ouf ! Nous avions, grâce à BESSON, échappé au ridicule. Nous assistâmes, invisibles, à la revue et attendîmes, détendus, la fin de cette cérémonie inattendue. Le colonel BLANC nous reçut, un peu ironique : "Vous m'avez semblé embarrassés", dit-il. C'était peu dire ! Il nous communiqua nos affectations ; un certain Georges POMPIDOU serait officier de renseignement : il était resté, comme nous, six mois à Saint-Maixent, mais ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, il avait eu le privilège d'être nommé sous-lieutenant dès son incorporation. Et il nous était inconnu.

A midi, les célibataires se rendirent à la "Popote", un restaurant connu de Clermont. Je m'assis à une place vide,... j'étais à côté de Georges POMPIDOU. C'est ainsi que pendant plusieurs mois il fut mon voisin immédiat.

Avec ses gros sourcils, sa carrure, il me paraissait plus âgé que moi, je remarquais déjà un geste qu'il garda toute sa vie : il tapotait sa cigarette avec son index droit pour faire tomber les cendres.

Mais il tenait aussi une grande place dans nos conversations excluant les questions de service. Notre chef de popote, théoriquement responsable, était la gentillesse même mais restait perdu dans ses rêves. Et Georges POMPIDOU me surprenait par ses remarques pertinentes, toujours teintées d'ironie.

Je retrouvais quelques mois plus tard, au 38ème Régiment d'Infanterie, ces mêmes traits chez deux autres normaliens : LEMAITRE (éminent critique) et TROTOBAS (ambassadeur) : l'humour léger avec un rien de scepticisme. C'était une façon de paraître apparemment détaché, non engagé, un peu agaçante pour les autres et peu comprise dans le milieu militaire.

Mais Georges POMPIDOU avait, en face de lui, un sujet idéal pour exercer pleinement sa verve. Le lieutenant WILLIAMS, de la Royal Air Force, effectuait un stage au 92ème R.I. Nous nous demandions ce que pouvait apprendre d'utile un aviateur anglais dans un régiment d'infanterie ronronnant comme le nôtre. Elancé, petite moustache blonde, stick en bambou sous le bras, WILLIAMS était le type parfait de l'officier anglais décrit par KIPLING... POMPIDOU commençait les taquineries par surprise, ce qui mettait le sympathique adversaire sur ses gardes. Ce duel sans danger m'amusait beaucoup.

Bien visiblement WILLIAMS avait la conviction que l'Angleterre était la première puissance mondiale. POMPIDOU faisait semblant de l'admettre très naturellement. Mais peu après, il

insinuait que c'était une île conquise par les Normands venus du Continent... tout cela par petites suggestions innocentes !

Un jour, WILLIAMS demanda "Pourquoi, cher ami, me regardez-vous ainsi ?" POMPIDOU attendit quelques secondes. "WILLIAMS, lui répondit-il, je vous trouve tellement "sympa" que je réfléchissais : votre arrière-grand-mère a dû pécher avec un Normand après la bataille d'Hasting !" Nous eûmes droit à des oh ! indignés probablement aussi véhéments que ceux du colonel BRAMBLE de MAUROIS.

Mais l'escarmouche s'oubliait vite et le lendemain... on recommençait. Georges POMPIDOU était un camarade enjoué et rieur avec l'esprit canular de Normale Sup.

Puis, surprise, nous reçûmes une invitation au lunch de son mariage avec une étudiante, Claude. Nous lui offrîmes un cadeau bien modeste sans doute, nous arrivions à peine à boucler la fin du mois malgré la déflation générale de 10 % des prix décidée par LAVAL.

Je perdis donc mon voisin. Je l'oubliai. Cependant j'appris qu'il avait été nommé professeur de français au lycée Saint-Charles à Marseille.

En juillet 1939, mon régiment, le 27^e Régiment de Tirailleurs Algériens, avait quitté la bonne ville d'Avignon pour faire face aux troupes italiennes dans la région de Sospel, belle petite ville au pont romain au fond de la vallée de la Bévéra qui passe ensuite en Italie. Et je fis une rencontre surprise avec le lieutenant Georges POMPIDOU, rappelé sous les drapeaux et officier de renseignement dans une unité de forteresse. Nous bavardâmes heureux de raviver quelques souvenirs communs.

De nombreuses années passèrent... 1958, DE GAULLE revient avec un secrétaire général à la Présidence, René BROUILLET, Forézien né à Montarcher... qui lorsqu'il quitte son poste, propose son camarade normalien POMPIDOU... J'écrivis par curiosité, pour savoir si c'était mon ancien camarade. Par retour de courrier, je reçus la réponse : "C'est bien moi en effet ! Merci de votre aimable carte..."

Puis il vint à Saint-Etienne, Premier Ministre : un journal parisien publia un entre filet : "G. POMPIDOU en allant dans la Loire, va rencontrer un de ses anciens camarades de régiment, le maire de Montbrison". Je n'ai jamais su qui avait donné l'information.

Au cours de la réunion à la préfecture, j'observai que M. GRAEVE, préfet, indiquait ma place, sur le plan de la salle.

J'accompagnai, après le repas officiel, le Premier Ministre à Saint-Héand pour la visite des établissements ANGENIEUX. Il me chargea de "piloter" Claude POMPIDOU pour ne pas suivre au pas de charge le cortège officiel. Je le retrouvai aussi simple et amical que vingt-cinq ans auparavant.

Plus tard j'écrivis à son chef de cabinet, Madame Anne-Marie DUPUY, pour solliciter un appui du dossier du lycée, fortement attaqué à l'échelon régional et parfois local, mais défendu par le préfet CAMOUS que j'avais informé de ma démarche. Je fis de même pour obtenir l'autorisation d'emprunt pour la piscine. J'obtins deux réponses positives et encourageantes.

Curieusement en 1965, un esprit retors me reprocha dans un article paru dans la "Liberté" de connaître "mon ami POMPIDOU". Je ne ripostai pas car à part le hasard, je n'étais absolument pour rien dans la rencontre du 10 avril 1935 ! Mais lorsqu'on veut nuire, jusqu'où va-t-on chercher ? Il aurait dû savoir que je ne demanderais jamais une faveur ou un honneur pour moi : à ce prix je pus en toute liberté solliciter le soutien des projets municipaux et, à partir de 1969, celui de l'hôpital.

En mai 1968, il tint physiquement et moralement, en l'absence du Général DE GAULLE... et fut placé en "réserve de la République" (la même méthode de mise à l'écart s'appliqua aussi à l'extraordinaire Préfet de Police, Monsieur Maurice GRIMAUD, ancien préfet de la Loire).

Le 28 mars 1969, je lui adressai une note concernant l'état de l'opinion avant le référendum, il me répondit chaleureusement le 10 avril.

Il fut élu Président de la République, lui le fils d'un directeur d'école du Cantal.

Il me remercia de ma carte de félicitations et m'adressa une lettre le 4 juin 1969. Je ne sais plus à quelle date il m'envoya l'avis de décès de son père... et les années s'écoulaient.

Un jour, je revenais en famille de la Bourboule. Un épais brouillard couvrait la montagne. La route étroite était bordée de pâturages ; des bêtes, beaucoup de bêtes et pas un berger... Ma femme et ma fille étaient un peu angoissées puis nous arrivâmes dans un village et rencontrâmes une paysanne. Je me souviens encore de son exclamation : "Mes pauvres enfants vous vous êtes perdus, ici c'est Montboudif !" C'était le pays où avait exercé son père. Quel chemin et quelle montée de Montboudif à l'Elysée !

Parfois je pensais qu'enfin un Président de la République viendrait à Montbrison pour inaugurer le grand lycée. Le général DE GAULLE était passé... à Montrond. Lorsque je vis son visage à la réunion de Reykjavik, je compris comme tout le monde qu'il était gravement malade. J'avais donc rêvé... et un soir la télévision diffusait un film sur un personnage russe ; fait rarissime, il y eut une interruption et la bande annonce se déroula : "Ce soir, le Président de la République est décédé à son domicile". L'événement n'était pas totalement imprévu mais par quel hasard, j'avais connu le sous-lieutenant POMPIDOU, devenu Président de la République !

André MASCLE

LA PREMIERE BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE MONTBRISON, DE 1803 A 1863

Création sur le papier ? Dépôt de livres ? Service pour les érudits ?

Quand sont nées les premières bibliothèques publiques ? La première intuition consisterait à les lier à l'avènement de l'instruction obligatoire et des lois Ferry de 1881-1882. Mais, vers 1850, 40 à 50 % des enfants étaient déjà scolarisés dans le département grâce à la loi Guizot de 1833 qui obligeait les communes à entretenir une école primaire. En fait, la création des bibliothèques municipales découle des projets de la Révolution de répandre l'instruction pour tous. Ils visaient à promouvoir les bibliothèques et le livre comme instruments de l'accès généralisé au savoir et à l'égalité. En 1790, moins de 30 % des adultes dans notre région savaient signer leur nom ! Comme ailleurs, le devis de la bibliothèque de district (11 février 1795), qui devait prendre place sur les "ruines" de l'ancienne chapelle des Oratoriens, ne put être pris en compte pour des raisons financières. Le local prévu allait devenir la salle du conseil général jusqu'en 1856. A la suite d'une décision du Premier Consul, l'Etat se désengagea en 1803 et mit le 8 pluviôse an XI (29 janvier 1803) "*les bibliothèques à la disposition et sous la surveillance des municipalités*". La seule bibliothèque "publique" existant dans le département était celle de l'Ecole centrale de Roanne qui avait servi de 1796 à 1803 beaucoup plus les professeurs et leurs élèves que les citoyens, d'ailleurs bien rares, dissuadés en hiver de consulter les ouvrages par une température glaciale.

Les livres et les locaux

Le décret de 1803 ne reçut une application... apparente dans la Loire que lorsque les bibliothèques trouvèrent un cadre d'accueil, en l'occurrence un collège pour abriter leur contenu. C'est le cas pour les quatre bibliothèques municipales du département : celle de Saint-Etienne prend place en 1807 dans l'ancien collège des Minimes de la ville comme celle de Saint-Chamond en 1812 ; celle de Roanne demeura en 1804 dans l'ancien collège des Jésuites et l'ex-Ecole centrale (lycée actuel Jean Le Puy). A Montbrison, les livres ont été transportés dès l'an X (1801 ou 1802) des "*bâtiments de l'administration centrale du département*" (sous-préfecture actuelle) dans ceux du couvent des Ursulines (collège Victor de Laprade).¹ Il s'agit d'"*une collection de livres provenant de diverses communautés religieuses et de la Ville et formant en majeure partie des ouvrages incomplets de vieilles éditions, concernant la Théologie, le genre ascétique² et la controverse du dernier siècle...*". L'urgence de grandes réparations et améliorations pour loger le préfet et ses bureaux a été la cause de cette "*translation*".

¹ Lettre de la mairie de Montbrison au préfet le 19 mai 1821.

² "Les Ascetici" comprennent des livres de dévotion, morale, méditation et perfectionnement chrétiens.

Un retour en arrière s'impose. La Révolution a amassé 10 à 15 millions de volumes en saisissant entre 1790 et 1795 les bibliothèques des couvents, des sociétés savantes, des condamnés, des émigrés. A Montbrison, ville de collège, d'ordres religieux et de notables, les confiscations ne nous sont pas toutes connues : 5 000 volumes chez les prêtres de l'Oratoire, 400 chez les Capucins et les autres. Il faut y adjoindre légalement tous les livres aliénés dans le district, ceux des bibliothèques privées, des bibliothèques conventuelles -ouvrages des Oratoriens de N.D. de Grâces à Chambles dont le transfert a été ordonné par un arrêté du 16 mai 1797, les 1 400 volumes des Capucins de Saint-Bonnet-le-Château convoyés par le voiturier Pierre Jacob en mars 1791. Le plus souvent, ces livres ont été entassés dans des lieux non aménagés, appelés "dépôts littéraires" et laissés dans l'incurie la plus totale. Ainsi, l'église Saint-Pierre de Montbrison a servi de dépôt littéraire. Le 1er germinal an VIII (22 mars 1800), des membres du jury d'instruction publique de l'Ecole centrale de Roanne et un représentant de l'administration du département, Baleyguier, vont prélever, comme la loi les y autorise, une centaine de volumes. Ils trouveront *"la porte et la croisée du dépôt ouvertes, et quantité de livres épars ça et là, tant sur des rayons que sur le carrelage"*.³

Finalement, cette masse de livres paraissait plus à l'abri dans le nouveau collège de Montbrison, lorsque celui-ci ouvrit le 20 avril 1808 en application du décret impérial pris à Friedland le 15 juin précédent et s'installa dans l'ancien couvent des Ursulines. La bibliothèque semble en de bonnes mains. Le premier principal nommé, Louis-François Jauffret n'a-t-il pas écrit de nombreux ouvrages pour les enfants : *Courrier des enfants, Gustave et Adolphe, Théâtre d'éducation, Géographie dramatique*? Les principaux vont se succéder : Jauffret ira diriger en 1813 le collège de Saint-Etienne ; le collège de Montbrison fermera une première fois de 1815 à 1818 à cause de travaux et surtout du manque d'élèves ; à la rentrée 1821, il ne rouvrira pas ses portes, faute d'un effectif suffisant (15 élèves en 1820-1821).

Cette désaffectation du public n'a d'égal que l'indifférence des "chefs d'instruction publique" pour les ouvrages de la bibliothèque municipale. L'état sommaire des livres de la bibliothèque de la ville de Montbrison, signé par le maire le 26 juin 1818, ne laisse aucun doute : *"Les livres composant le présent dépôt sont, pour la majeure partie, des ouvrages d'anciennes éditions, dépareillés et endommagés par la vétusté et l'incurie, à laquelle ils ont été abandonnés depuis les premières années de la Révolution."* Il est donc logique que le nombre d'ouvrages "conservés" ne dépasse pas 6 400 dont 50 % d'ouvrages religieux. On ne relève que quatre ouvrages de poésie et de théâtre, treize volumes de mathématiques, géométrie et chimie, alors que la seule bibliothèque privée de de Boubée, à Feurs, contenait plus de titres dans ces diverses matières. Une catégorie qui n'a pas subi trop de dispersions est celle des "Controverses

³ Archives départementales de la Loire, série T693. L'église Saint-Pierre sera rendue au culte en 1803.

sur les hérésies, le jansénisme et la bulle Unigenitus” : 685 livres. Mais le bilan est net : les pertes, quantitativement et qualitativement, sont importantes. Les prélèvements, les échanges, les ventes n’expliquent pas entièrement cette réduction du patrimoine. Comme le dit Galley, le grand bibliothécaire de Saint-Etienne, il faut en rechercher la cause, un peu dans les tragiques épreuves des temps qui suivirent (les confiscations)..., *dans les dédains des gens prétendus instruits, dans les coupables indifférences des administrateurs du premier tiers du XIX^e siècle et dans la trop grande affection que portèrent certains amateurs du même temps, aux collections publiques peu surveillées.*”⁴

Les bibliothécaires

Que faisait durant ce temps la municipalité car c’est bien l’histoire de la bibliothèque municipale de Montbrison que nous retraçons et non celle d’une bibliothèque d’établissement ? Elle a chargé le 31 août 1813 un conseiller municipal, Mougin, également membre du conseil d’administration du collège, des tâches de bibliothécaire... sans indemnité. Arrivera-t-il à mettre en ordre le dépôt, avec l’appoint d’un auxiliaire *“pour le placement des livres”* ? Le rangement et l’inventaire avancent lentement puisqu’en 1818 *“le catalogue détaillé par nature d’ouvrages est à peu près avancé au tiers”*, selon le maire Dumoncel. Les autorités municipales invoquent plusieurs excuses : les invasions de 1813 à 1815, la fermeture provisoire du collège et surtout la mauvaise volonté *“des chefs d’instruction publique ayant eu en leur pouvoir les clefs, la manutention, l’arrangement et la disposition de ce dépôt de livres dont aucun n’a rendu compte, ni fourni inventaire...”* Les relations de Mougin et de la municipalité se détérioreront surtout avec les principaux, surtout les derniers. Ce qui devait arriver, une revendication des fonds par les responsables de la structure à laquelle ils étaient rattachés, ne manqua pas de se produire. En 1820, le principal Moret soutient que *“la bibliothèque appartient au collège plutôt qu’à la ville”*.

Le catalogue, demandé par le ministre de l’Intérieur dans une circulaire du 19 novembre 1812, ne sera jamais présenté à l’époque, même si en décembre 1821 Mougin confirme encore au maire qu’il *“continue sans relâche le travail qui lui est confié...”* Le nouveau maire, Monsieur de Meaux, estime que *“ce travail aurait dû être parachevé il y a longtemps”* et n’a pas de scrupule à présenter au ministre, le 4 janvier 1822, trois candidats pour le poste :

- M. Charles Barthélémy de Faubert, aumônier des prisons ;
- M. Laurent Chavassieu, propriétaire et membre du foyer municipal ;
- M. Jean-Jacques Barou, vicaire de la paroisse Saint-Pierre, natif de Chalmazel et frère du curé de la même paroisse.

Mais la fermeture du collège rendra cette proposition inutile.

⁴ Jean-Baptiste Galley, *Saint-Etienne et son district pendant la Révolution*, 1903-1905, tome I, p. 243.

Les livres sont-ils alors toujours aussi mal conservés ? Le 30 novembre 1820, le maire écrit au préfet que *“le peu de livres possédés par l’Etablissement ne vaut pas la peine qu’ils soient confiés à des soins particuliers dans cet état. L’appartement qui renferme les livres sans ordre est fermé.”* Le principal, Monsieur Moret, en possède la clé et en assume seul la surveillance *“pour que les livres ne soient pas livrés à un dépérissement total”*. Le collège fermé, leur dégradation ne peut que s’accroître. En mai 1821, la mairie demande au préfet l’autorisation *“de vendre au poids pour les épiciers tous les ouvrages dépareillés, salis, déchirés, qui ici ne peuvent avoir aucune valeur dans le commerce de la librairie”*.⁵ Cette demande est renouvelée en janvier 1822 par Monsieur de Meaux qui est aussi pessimiste sur l’avenir des livres : *“On trouverait difficilement un bibliothécaire qui voulût prendre la peine de donner des soins à la conservation d’objets aussi peu importants.”*

Le constat est un peu forcé sans doute. Certes, le retrait de l’Etat en 1803 avait placé les communes devant une tâche insurmontable : *“les confiscations avaient effacé la carte des bibliothèques et porté un coup irrémédiable à la cohérence des fonds”*⁶, les bibliothèques nouvelles ont été remodelées à la suite de multiples mouvements de livres, les dépôts littéraires ont eu à souffrir de vandalisme et la profession de bibliothécaire, en gestation, ne devait faire émergence qu’après 1850. De plus, la majorité des ouvrages était inadaptée aux besoins de la lecture publique. Mais dès 1815, le ministre de l’Intérieur avait consenti des souscriptions au bénéfice des communes possédant une bibliothèque. Montbrison a reçu, du 6 mars 1815 au 23 septembre 1830, 83 ouvrages de caractère pratique (*Moyens d’empêcher la vigne de couler, Notice sur la culture du pin laricio, Recherches sur le mortier de M. Vicaft*), pédagogique (*Type d’une école élémentaire conduite d’après les méthodes d’enseignement mutuel...*). Parmi les ouvrages d’éducation, l’un retient l’attention : *Simon de Nantua*, ancêtre lointain du *Tour de France par deux enfants*, écrit en 1818 par Laurent-Pierre de Jussieu et acheté par le département pour ses 326 communes.⁷ Comme les autres bibliothèques publiques de la Loire, celle de Montbrison ne s’est pas encore donnée une identité. En mai 1821, l’adjoint au maire peut déclarer que le public n’a pu jouir *“jusqu’à présent de cette bibliothèque puisqu’elle ne présente ni utilité, ni agrément”*. Monsieur de Meaux, le maire, rétablit la logique des mots en parlant d’un *“dépôt appelé improprement bibliothèque”*.

⁵ Ce système de vente avait été pratiqué dès 1797 pour les ouvrages de rebut, sous la condition d’un descriptif sommaire pour éviter la dilapidation d’ouvrages précieux.

⁶ Dominique Varry, “Les Défis du siècle”, *Histoire des bibliothèques françaises*, Editions Promodis et Cercle de la Librairie, 1989, tome III, p. 102.

⁷ Ce livre est introuvable dans les fonds anciens publics de la Loire. Des lecteurs de *Village de Forez* l’ont-ils eu en mains ? Son titre complet est *Simon de Nantua ou Le Marchand forain*. Il relate les pérégrinations de Simon, colporteur, qui distribue à travers la France, outre sa marchandise, quantité d’anecdotes moralisantes.

Les lecteurs

Cette crise d'identité durera encore vingt ans, jusque vers 1840. Quand exactement la bibliothèque fut transférée du couvent des Ursulines, devenu depuis 1824 petit séminaire, à l'Hôtel de Ville ? Le catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France situe le changement de cadre vers 1841, la ville inscrit au budget de 1842 une somme de 400 F pour l'entretien de la bibliothèque et les premiers prêts sont antérieurs au 2 septembre 1839. Michel Bernard (1806-1864), dit Bernard l'aîné, imprimeur libraire à Montbrison, maire d'Ecotay l'Olme, sera le premier bibliothécaire municipal, sans doute à temps très partiel. Le budget de 1842 lui alloue 400 F, soit 100 F de moins que l'agent de police. Il tiendra du 1er juin 1844 au 30 avril 1863 un cahier des prêts ; il a glissé à l'intérieur quelques feuilles volantes portant les prêts à partir du 2 septembre 1839 et, en marge, une mention qui signale la tenue d'un calepin antérieur à cette date. Si l'on considère le commencement des dotations municipales et des achats réguliers d'ouvrages, la bibliothèque a dû entrer en fonctionnement réel en 1842.

Cette réalité nouvelle a-t-elle entraîné une plus forte fréquentation ? Voici un relevé partiel des ouvrages ou revues prêtés et des emprunteurs sous Michel Bernard :

	1839	1840	1841	1842	1843	1844	1845	1846	1847
Prêts	5	10	8	14	28	31	25	9	21
Emprunteurs	3	6	3	5	10	15	15	5	11

	1848	1849	1850	1853	1854	1856	1860	1861	1862
Prêts	17	9	13	11	24	9	9	12	14
Emprunteurs	7	5	5	6	13	6	7	9	11

Sur 14 ans, de 1840 à 1853, la moyenne annuelle est de 17 prêts pour 8 emprunteurs. Au total, ce sont 77 personnes dont 5 femmes qui ont fréquenté la bibliothèque en 14 ans ou plutôt sorti ses ouvrages. Ce sont des chiffres très faibles par rapport à la bibliothèque de Saint-Etienne qui n'a pris son essor qu'en 1843 : 986 volumes y sont prêtés au troisième trimestre 1844 à 935 lecteurs. Les prêts de Montbrison sont des prêts extérieurs ; il faudrait ajouter toutes les consultations sur place pour connaître l'activité de la bibliothèque.

La bibliothèque municipale de Montbrison ne semble pas avoir reçu, comme celle de Saint-Etienne, de don important ; des dons isolés ont été faits par Madame Populus et La Tour-Varan. D'ailleurs, le premier catalogue imprimé, publié en 1860, ne contient que 14 % de titres du XIX^e siècle. Dans ce catalogue alphabétique, il est vrai

abrégé⁸, 862 ouvrages imprimés sont cités sans prise en compte, semble-t-il, du fonds des Oratoriens de Montbrison dont Alain Collet a pu dernièrement "*identifier avec certitude*" 1 500 des 5 000 volumes. La politique d'achat, financée par le ministère de l'Instruction publique ou le conseil général ou la mairie, va aller en s'amplifiant : en 1842, 16 achats ; autant en 1843 ; 66 en 1844. Ainsi acquis, *La Revue des deux mondes*, *Les Statistiques de la France*, *Les d'Urfé*, *L'Artiste* seront parmi les périodiques et les livres les plus empruntés.⁹

Qui emprunte ? Si l'on fait un classement par familles professionnelles, ce sont les fonctionnaires de la mairie, de la préfecture, du conseil général qui effectuent 40% des prêts avec un emprunt marqué du *Moniteur*, journal officiel des actes du gouvernement :

Administration	: 75 prêts	Justice	: 13 prêts
Armée	: 38 prêts	Clergé	: 10 prêts
Police (un commissaire)	: 20 prêts	Historiens	: 22 prêts

Pour les historiens, il s'agit d'auteurs comme Anatole Barthélémy, spécialiste en numismatique, de Georges de Soultrait, spécialiste de la Bâtie d'Urfé, du vicaire Renon qui a écrit sur la Collégiale de Montbrison, de Chantelauze Fils (Jean-François Régis), historien du Forez. Individuellement, les emprunteurs les plus assidus ont été Monsieur de Quirielle (Xavier), Madame Populus, Monsieur Ballet, commissaire de police et surtout Monsieur Gontard, secrétaire de mairie, lecteur "encyclopédique" de revues administratives et artistiques, d'histoire, de littérature.

Qu'emprunte-t-on, livres et revues confondus ?

Histoire	: 53 %	Religion	: 7,5	Beaux-Arts	: 3 %
Droit	: 13 %	Lettres	: 7 %	Géographie et voyages	: 2 %
Sciences	: 9 %	Economie politique	: 6,5 %		

Parmi les livres, ce sont les ouvrages d'histoire régionale qui sortent le plus : *L'Histoire du Forez* en deux volumes brochés écrits par le frère de Michel Bernard, Joseph-Auguste Bernard, correcteur à l'Imprimerie nationale, inspecteur de la librairie et de l'imprimerie, puis les ouvrages relatifs aux Urfé, y compris *L'Astrée*. *Le Grand Dictionnaire historique* de Moreri, d'intérêt national, a du succès. D'une manière générale, les ouvrages des auteurs locaux sont fortement demandés (21 % des prêts) : *L'Histoire des Ducs de Bourbon et du Comte de Forez* de Jean-Marie de La Mure, historiographe du Roy et dont Auguste Bernard retrouva les manuscrits, maintenant déposés à la Diana ; le *Recueil d'arrêts* de Loÿs Papon ; *L'Analyse des eaux minérales*

⁸ *Catalogue alphabétique de la bibliothèque de la Ville de Montbrison. Extrait abrégé des catalogues rédigés par M. le Bibliothécaire Conservateur des objets d'art de la Ville*, Montbrison, Imprimerie de Conrot, 1860.

⁹ *L'Enregistrement des prêts de Livres ou Manuscrits faits par la Bibliothèque de Montbrison*, le *Livre d'Enregistrement des Ouvrages, Manuscrits livrés au Conservateur de la Bibliothèque de Montbrison* ouvert le 8 septembre 1842, l'*Abrégé alphabétique du Catalogue de la Bibliothèque de Montbrison par M. Bernard aîné* nous ont été communiqués par Madeleine Pegon, bibliothécaire de La Diana.

du Forez par Richard de Laprade, le père de l'écrivain. Le seul auteur littéraire à avoir de l'audience est Chateaubriand.

Qui emprunte quoi ? *L'Histoire du Forez* et les ouvrages relatifs aux d'Urfé sont empruntés par le quart des lecteurs. Georges de Soultrait et Anatole Barthélémy lisent Moreri, Madame Populus pratique Chateaubriand, le commissaire Ballet les livres d'histoire, Monsieur de Quirielle des ouvrages d'économie politique, Octave de la Bastie lit *La Revue des deux mondes* et de l'histoire. D'autres notables comme les maires de Montbrison, Bouvier, de Meaux, Laguérène, le maire de Marcoux, Monsieur de Compredon, ou bien le fils du maire Monsieur de la Noërie et Monsieur de La Plagne ne fréquentent qu'une ou deux fois la bibliothèque de 1839 à 1853 pour des prêts. Probablement, leurs bibliothèques personnelles les en dispensent, à la différence de Gontard l'aîné. Mais il n'y a pas pour autant un accueil marqué pour un lectorat des classes moyennes ; seuls deux employés, l'un des postes, Monsieur Michel, l'autre de la préfecture, Monsieur Maise, empruntent à la bibliothèque. Il n'y a pas non plus ouverture vers le public féminin. Les enseignants, à part trois ou quatre professeurs du petit séminaire, ne font pas de prêts à la bibliothèque. L'École Normale ne fait qu'un seul emprunt, en 1843, de modèles de dessin. Après une vacance d'un an, la bibliothèque sera tenue à partir du 1er avril 1864 par Louis-Paul Gras qui succède à son beau-père.

Le public accueilli était donc presque exclusivement celui des élites cultivées. Les concepts de "lecture publique", de "libre accès" et de "prêt à domicile" élargi ne s'imposeront pas, comme le constate Dominique Varry, avant le XX^e siècle, et avec quelles difficultés ! L'inaction du premier principal, Jauffret, lui-même écrivain, par rapport à l'organisation du dépôt de livres municipal, en porte témoignage. Il est évident que le XIX^e siècle a été absorbé, à Montbrison comme ailleurs, par les tâches de conservation et de classement des ouvrages au détriment de leur communication au public.

Gérard Aventurier

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE CLIMAT DE LA PLAINE DU FOREZ

Le climat de la plaine du Forez est une réalité. Il ne s'agit pas d'un microclimat car il y a autant de microclimats que de haies, de rochers, de murs ou de jardins ..., nous sommes tous propriétaires de microclimats dont nous tirons quelque fierté. Il s'agit en fait d'un climat local, d'un mésoclimat si on admet que la plaine du Forez est un milieu spécifique, ou plus simplement d'un topoclimat, étant donné l'encadrement montagneux de la plaine.

Ce climat a bonne réputation : cette réputation doit certainement beaucoup à l'aspect déjà méridional de Montbrison, au jugement des Stéphanois qui connaissent souvent des conditions climatiques plus sévères, au fait surtout qu'une zone géographique bien encadrée, de superficie limitée, d'altitude peu élevée, induit forcément l'idée d'un climat protégé et privilégié. Cependant les performances climatiques relevées par la station de la Météorologie Nationale à Bouthéon et par de nombreux amateurs montrent que cette bonne réputation n'est guère justifiée.

Certes il existe bien une situation météo où la plaine du Forez est véritablement favorisée : quand un flux d'ouest est établi sur la France, les Monts du Forez et plus largement le Massif Central jouent pleinement leur rôle d'écran protecteur en créant un léger effet de foehn. Alors que les bulletins de la Météorologie Nationale mentionnent un ciel gris et des pluies sur la "majeure partie de la France", la plaine du Forez bénéficie de conditions très favorables, proches de celles du Midi méditerranéen : pluies faibles ou inexistantes, ensoleillement lié à une bande d'éclaircies, étroite mais durable, parallèle aux Monts du Forez, températures particulièrement élevées grâce à cet ensoleillement et à l'effet de foehn lui-même. En somme quand la France est soumise à un courant perturbé atlantique de secteur ouest, la plaine du Forez respire un petit air de Midi.

Cependant ce flux d'ouest n'est pas très fréquent ; les livres de géographie nous apprennent qu'en France "les vents d'ouest sont dominants" mais le flux est très souvent d'une direction plus méridienne (de nord-ouest ou de sud-ouest), il est aussi fréquemment contrarié par des poussées anticycloniques. Dans ces situations-là, la plaine du Forez n'offre guère d'avantages climatiques et connaît même parfois des conditions assez défavorables. Quelques-unes de ces situations parmi les plus remarquables peuvent être brièvement décrites.

LES BROUILLARDS ET NUAGES BAS PERSISTANTS

En saison froide, un baromètre au beau fixe est presque toujours synonyme de grisaille, les conditions anticycloniques favorisent la stabilité de l'air, la subsidence de cet air concentre l'humidité dans les basses couches de l'atmosphère. Brumes et brouillards s'installent dans la plaine et semblent ne plus pouvoir en sortir, le soleil d'hiver peu efficace n'est pas toujours capable d'assécher suffisamment la masse d'air, d'où cette grisaille tenace. Ce sont des dizaines d'heures d'insolation perdues dans une année. Alors qu'un froid humide persiste dans la plaine, à une altitude un peu plus élevée le soleil brille du matin au soir. Les après-midi connaissent des situations d'inversion thermique assez étonnantes, le givre ou du moins le froid humide règnent sur la plaine tandis qu'en montagne une douceur printanière s'installe pour quelques heures. Ces brouillards ont quelques fragilités sur les marges mais sont particulièrement résistants au cœur même de la plaine. Il n'y a guère que la plaine d'Alsace ou la vallée de la Saône pour connaître des situations encore plus grises. On pourra trouver quelques points positifs à cette situation : le refroidissement nocturne est plus limité que sous un ciel clair et la fréquence de ces brouillards est une des raisons de l'abandon du projet d'aérodrome sur la commune de l'Hôpital-le-Grand... Enfin il faut observer que ces conditions anticycloniques associées à une forte humidité engendrent parfois une couche de stratus qui remplace le brouillard, le soleil n'est présent qu'à une altitude beaucoup plus élevée (1 000 à 1 200 mètres en général), mais les habitants de la plaine y gagnent en

luminosité, la visibilité est nettement supérieure à celle des jours de brouillard. Ces stratus, souvent assimilés à un "ciel de neige", ne peuvent donner que des précipitations insignifiantes. La période où cette grisaille humide est la plus habituelle s'étend de la fin novembre à la mi-février ; en dehors de cette période, le soleil finit, dans la majorité des cas, par l'emporter dès la fin de la matinée.

LE VENT DU NORD

Après un épisode pluvieux, le vent du Nord qui se lève ne peut pas toujours nous assurer le retour à un temps stable et ensoleillé. En dehors de la période estivale, il existe une situation assez banale, caractérisée par la présence d'une zone dépressionnaire sur l'Europe Centrale ou plus au Sud sur la Méditerranée, plus précisément sur le Golfe de Gênes; entre cette zone dépressionnaire et le champ de pression plus élevé situé sur l'Atlantique, circule un fort courant de Nord que la plaine du Forez par son orientation canalise aisément. Or ces basses pressions, situées à l'est de la France, renvoient fréquemment des systèmes nuageux d'Allemagne, de Suisse sur la partie la plus orientale de notre pays : ce sont des "retours d'est", les nuages circulent alors sur notre région, poussés par les vents de Nord. Toute la région est donc soumise à des vents froids et humides ; la nébulosité est parfois totale, les précipitations plus ou moins continues peuvent être assez abondantes. Le Midi méditerranéen est en grande partie sous l'influence de ces vents de nord (tramontane et mistral) mais ceux-ci ont la capacité de dégager le ciel. Tandis qu'une large majorité Ouest de la France bénéficie de la protection des hautes pressions atlantiques, la plaine du Forez subit les désagréments d'un temps froid, venteux et couvert. Les bulletins de la Météorologie Nationale comportent pour cette situation une formule un peu rituelle : "retour du beau temps à l'exception des régions situées à l'est du Rhône et de la Saône". Les Foréziens sont alors logés à la même enseigne que les Francs-Comtois et les Savoyards et doivent patienter jusqu'à un comblement suffisant de la dépression.

LE VENT DU MIDI

La situation inverse à la précédente n'est pas non plus exceptionnelle. Un ensemble dépressionnaire situé sur le proche Atlantique vient "buter" contre un puissant anticyclone centré sur l'Europe Centrale, le gradient barométrique important entre ces deux centres d'action explique le fort courant de sud soufflant sur la France. Comme la vallée du Rhône, la plaine du Forez grossièrement orientée Nord-Sud connaît alors un fort vent de secteur sud en avant de la perturbation associée à la dépression atlantique. Ce "vent du midi" peut être dévastateur et atteindre des vitesses-record pour la région (la tempête de novembre 82 est restée dans les mémoires). Le ciel, lui, semble ignorer ce vent : les rares nuages de haute altitude restent immobiles, seuls quelques nuages de type cumulus peu nombreux sont emportés par le fort courant d'air ; le soleil est souvent présent mais le ciel peut être très sombre en direction de la Haute-Loire quand de fortes pluies s'abattent sur les versants sud du Massif Central : dans ce cas le vent du midi peut être assimilé au foehn, il en a les caractéristiques, il est éprouvant pour les organismes un peu fragiles.

Cette situation se met en général en place pour une douzaine d'heures mais peut aussi durer beaucoup plus quand la perturbation ne peut plus avancer vers l'est. Pour cette raison il ne faut pas toujours considérer ce vent comme annonciateur de pluie ; il arrive que l'anticyclone continental reste maître de la situation, le courant perturbé étant alors rejeté plus à l'ouest et au nord. Dans ce cas la pluie ne vient pas clôturer la période de vent fort, ce qui peut être une déception, notamment en période printanière trop sèche, d'autant plus que le vent aura accentué l'effet de sécheresse sur la végétation.

L'IRREGULARITE DES PRECIPITATIONS

Le bilan pluviométrique de la plaine du Forez est modeste : elle est une des régions les plus sèches de France, ce qui n'exclut pas des épisodes pluvieux ou neigeux parfois

marquants. Ces fortes précipitations ont pour cause l'affrontement entre deux masses d'air, fort différentes sur le plan thermique ; plus cet affrontement est indécis (le "front stationnaire" des météorologues), plus les précipitations sont durables, donc importantes : elles peuvent persister plus de vingt-quatre heures. L'été, ces dégradations pluvio-orageuses mettent temporairement un terme à une sécheresse parfois marquée et sont en général bien accueillies. Par contre, en saison froide, ces précipitations ne sont guère appréciées, surtout quand elles ont lieu sous forme de neige. Deux scénarios peuvent se présenter : dans le premier, une coulée d'air froid balaye facilement le nord de la France et se heurte, à notre latitude, à un air beaucoup plus chaud et humide d'origine méditerranéenne ; cet air chaud résiste mais, étant plus léger, il est rejeté en altitude, ce qui provoque des chutes durables de neige lourde pouvant occasionner des dégâts importants. On se souvient peut-être de novembre 1982, de décembre 1990 et de janvier 1994. Dans le second scénario, un air froid antérieur est bien installé sur la région, l'initiative appartient alors à l'air méditerranéen qui remonte vers le nord en débordant en altitude sur la couche d'air froid : la neige peut être abondante mais elle est plus légère, les cinquante cinq centimètres de neige du 31 décembre 1970 n'ont fait que des dégâts limités. De telles chutes de neige sont inconnues dans la plupart des plaines de France du nord et de l'ouest. Ces épisodes pluvio-orageux de saison chaude et pluvio-neigeux de saison froide n'ont lieu tout au plus qu'une dizaine de fois dans l'année avec une fréquence très inégale, cependant ils représentent à eux seuls plus de la moitié du bilan pluviométrique, ce qui prouve l'irrégularité affirmée des précipitations dans la plaine du Forez.

LES EXCES THERMIQUES

Les moyennes mensuelles ou annuelles sont tout à fait "sages" mais, avec + 40°8 le 31 juillet 1983 et - 25°6 le 4 janvier 1971, la station de Bouthéon offre une amplitude de 66°4: c'est une amplitude thermique très importante à l'échelle de la France, très proche du record national. Seules, des régions à climat hypercontinental peuvent offrir des amplitudes thermiques nettement plus fortes. La configuration de la région explique le "petit plus" que l'on note parfois lors des périodes de canicule : un très léger vent apporte un ou deux degrés supplémentaires par effet de foehn. Le froid intense s'explique aussi par la configuration : un air froid et sec d'origine continentale est bien installé sur la France, le vent de nord-est est très faible et inexistant la nuit ; en l'absence de brassage d'air, l'air froid lourd et dense "tapisse" toute la plaine ; le froid est un peu plus modéré sur les hauteurs environnantes ; un ciel clair et un sol enneigé accentuent le rayonnement nocturne d'où un gel intense. Ce sont des conditions assez proches qui expliquent les gelées printanières tardives de la plaine, gelées inconnues sur le versant des montagnes à une altitude moyenne. Bouthéon est une des très rares stations météo françaises de plaine ayant relevé une gelée sous abri au mois de juin : -0°6 en juin 1962.

La plaine du Forez est donc très marquée par la continentalité, les excès climatiques n'y sont pas rares, les records nationaux dans tous les domaines climatiques sont souvent approchés. La "douceur forézienne" n'existe pas.

Frédéric BRUNET

N.B. L'effet de foehn : Des masses d'air humide provenant de l'Atlantique ou de la Méditerranée abordent la montagne (Monts d'Auvergne ou montagnes du sud-est du Massif Central), elles sont contraintes de s'élever, de se refroidir et abandonnent sur le flanc ouest ou sud des montagnes de fortes quantités de précipitations. Au contraire sur le versant forézien, l'air redescend et se réchauffe d'autant plus vite qu'il s'est déchargé d'une grande partie de son humidité. Comme ce vent descendant est sec, l'air se réchauffe plus vite à la descente qu'il ne s'était refroidi à la montée alors qu'il était saturé d'humidité. En somme l'effet de foehn fabrique un air sec et chaud à partir d'un air humide et plus frais !

Montbrison au XVIIIe siècle : un centre commercial et administratif actif

RENDEZ-VOUS A "L'AIGLE D'OR"

A propos d'un inventaire de l'année 1778

Avec des moyens de transport aux performances modestes et les connaissances de l'époque, Montbrison remplissait au mieux le rôle qui lui avait été historiquement confié. La cité vivait à un rythme soutenu, la capitale du Comté connaissait une fébrilité journalière, une activité administrative, commerciale et artisanale sans cesse renouvelée. Elle naissait, cette activité, de l'existence de boutiques multiples, achalandées et différenciées, des commerces variés, des marchés, des grandes foires saisonnières, des travaux domestiques indispensables, des allées et venues incessantes diversement motivées. Elle naissait aussi d'une population rurale environnante dense, de la fréquentation nécessaire des organismes administratifs et judiciaires du bailliage et de la sénéchaussée de Forez qui siégeaient là. Enfin les fêtes, les manifestations religieuses, sans oublier le rôle d'étape sur la route vers des centres plus importants, contribuaient à créer cette vie. Et tout ceci se déroulait dans le "champ clos" des murailles qui avaient été peut-être une protection autrefois mais qui étaient devenues étouffantes à présent. Cet espace restreint, corseté, faisait des bords du Vizézy, des rues de la ville, une ruche bourdonnante, bigarrée, cosmopolite, originale et pittoresque.

Indispensables à cette activité soutenue aisément imaginable, nombreux étaient les points d'accueil à même d'offrir divers services au passant et au voyageur : tavernes, gargotes, cabarets, auberges et hôtelleries. Tous ces lieux conviviaux et d'hébergement étaient encore plus indispensables que de nos jours où les distances sont "gommées" par les moyens de transport modernes. Pour le voyageur du XVIIIe s., Montbrison offrait ainsi de multiples maisons où "l'on pouvait loger à pied et à cheval".

Gardons-nous d'oublier que parmi les gens qui se déplaçaient alors, rares étaient ceux le faisant solitairement. Quel notable, seigneur, notaire, marchand ou chanoine, procureur ou magistrat, allait sans son cheval et un domestique muni d'un mulet ? Dans Montbrison, artisans et commerçants, outre les fournitures habituellement présentées, quelquefois complétaient leur revenu et s'attachaient leur clientèle en créant un lieu d'accueil, première étape d'écoulement de leurs produits. Cet "état" qui a perduré longtemps, était souvent florissant. On détaillait chez "un tel", on y mettait en attente diverses emplettes, on se restaurait, on s'y reposait aussi, souvent. Les voituriers pratiquaient les convois et les attelages multiples qui les préservaient des surprises de la route. Ils constituaient une clientèle recherchée, souvent fidèle, pour les tenanciers. Le choix de la ville-étape n'était d'ailleurs pas le fait du hasard mais, au contraire, le résultat d'une habile combinaison faite de la capacité de parcours de l'attelage, des possibilités d'accueil et de réparations éventuelles, la réponse à des rendez-vous avec des gens de même corporation.

Nous avons saisi l'opportunité que nous donnait la lecture d'un long inventaire dressé en novembre 1778, lors d'une prise de bail, pour essayer de mieux connaître, d'imaginer avec le plus de vraisemblance possible ce que pouvait être un de ces lieux où l'on recevait l'individu que

son commerce, ses affaires, une démarche administrative, un simple passage, conduisaient en notre ville.

Bien sûr tous les établissements n'offraient pas les mêmes services et si l'on ne comptait pas les "étoiles" comme aujourd'hui, chacun savait bien quel était le lieu qui convenait à son activité et à sa bourse, si ça n'était pas "le Chapeau Rouge" ou le "Saint-Louis" à la porte de Moingt lesquels jouissaient avec quelques autres d'un prestige certain quant à leurs possibilités de service, leur confort et au rang de leur clientèle, ce pouvait être l'auberge à l'enseigne de "Saint Jean" de Maître Denis Hennes ou bien encore celle de "l'Aigle d'Or".

EN PARCOURANT L'INVENTAIRE

Reproduire le document cité plus haut, fort long, serait fastidieux. Nous allons seulement le résumer tout en le parcourant. Cela va nous conduire à faire connaissance avec l'auberge qui portait cette enseigne plus pompeuse qu'alléchante, auberge que nous pensons être cependant d'une classe très honnête pour l'époque¹.

Nous sommes le 7 novembre 1778, les notaires royaux dressent l'inventaire qui a été prévu par l'acte du 22 mars relatif "au bail à loyer" passé par les parties. La maison jusqu'à cette date était tenue par demoiselle Jeanne Marie Cochod et son mari le sieur Jean Robin de Chateauneuf². Devenue veuve, ne pouvant assurer cette lourde charge, elle donne "à bail" ledit établissement au sieur Jean Bonnard, traiteur, demeurant à Montbrison et à Jean Jacques Bonnard son fils, ceci solidairement³.

L'auberge qui s'annonce par l'enseigne de "l'Aigle d'or" est située au nord-ouest de la ville. La façade principale prend jour sur la rue de la Croix, proche de la porte du même nom, une autre regarde le vintain des fortifications, une troisième a vue sur le quartier du Bourgneuf. Une vaste cave occupe en partie le sous-sol. Contiguë au bâtiment principal est une cour spacieuse avec un puits muni d'une pompe, point d'eau indispensable pour plusieurs raisons. Une auge en pierre sert d'abreuvoir. Au fond de la cour se trouve l'écurie car il faut recevoir les chevaux, les autres montures, voire parfois des bovins de trait utilisés par les voituriers pour des transports particuliers⁴. Dans un local se trouve deux chaudières, l'une de vingt seaux, l'autre de quatre. On peut apercevoir sur la "galerie" de l'auberge, cinq tables rondes avec allonges.

Au rez-de-chaussée du bâtiment principal qui compte trois niveaux et des combles, nous trouvons (article 6) une salle tapissée de "papier collé aux murs" meublée de six grandes tables en sapin, huit grands bancs et des chaises de paille. Le chauffage, aux mauvais jours, est

¹ L'art des enseignes faisait fréquemment emprunt pour la composition, tout en respectant une certaine hiérarchie, aux titres et dignités (roi, reine, prince, duc...), au bestiaire (lion, cheval, mouton, aigle...), à l'exposition (levant, couchant, midi...), à des objets suggestifs (cloche, crémaillère, chenet, bourdon...) et surtout aux Saints (Jean, Georges, Michel, Louis...), parfois encore à un trait particulier du tenancier ou à son origine...

² La possession voire la tenue d'un établissement d'une classe reconnue comme bonne ne semblait pas toujours créer, à la fin du XVIIIe s., une activité "dérogeante" pour un noble (la situation était identique pour certains négoce)

³ Le contrat du 22 mars ainsi que l'inventaire ont été dressés par maîtres Goyet et Barrieu, notaires réservés et bien connus de Montbrison ; archives Diana.

⁴ Les grains, les matériaux pesants requéraient souvent des attelages de boeufs, le vin lui-même était souvent transporté grâce à eux, comme l'atteste la saisie d'un attelage de cet ordre assurant un tel transport à la porte d'Ecotay le 4 novembre 1778.

assuré par un "poêle de tolle avec pieds de fonte". Un vaste placard, fermant à clé, recueille le nécessaire de service indispensable : linge et ustensiles courants.

L'inventaire consacre à la cuisine, toute proche et dont le rôle est primordial pour ce genre de demeure, un long paragraphe car de nombreuses choses s'y trouvent. Cette énumération précise pourrait permettre à un spécialiste d'évaluer la capacité et les possibilités de fabrication offertes à l'utilisation. Il y a là, par exemple, de la vaisselle d'étain fin (pour 78 livres), d'étain commun - il s'agit de poids - (238 livres), de cuivre rouge (45 livres). Suivent nombre de récipients : "chaudrons, marmites, brazières, cocquemars, poissonnières, seaux, bassinoires", le tout de cuivre rouge (plus de 140 livres). En matériaux moins nobles, fer ou fonte, voisinent "des couvre-plats, rafraichissoires, crémaillères, hâtères, chèvre à feu, frisoirs à viande, poêles à frire..."

Le mobilier se compose "d'un large dressoir, d'un petit, d'un garde manger, d'un buffet, d'une armoire, d'un plot de chêne à hacher, de chaises de paille mi usées". Au centre se dresse une grande table en bois de chêne avec ses bancs et ses tiroirs fermant à clé. Paraissant plus insolites figurent encore un coffre à avoine, une petite chaise en noyer avec serrure pour tenir le sel mais surtout une alcôve à côté du foyer avec son lit garni attestant d'un service d'accueil assuré durant de longues heures, peut-être jour et nuit. On trouve dans un réduit attenant toute une vaisselle de faïence fine ou commune : "plats, saladiers, terrines, huiliers, salières, assiettes, soucoupes, sauciers, coupes, verres, carafes, chopines, bouteilles de verre noir, de verre blanc..."

L'équipement culinaire paraît donc assez varié et ses éléments semblent en quantité suffisante pour faire face à la demande, être à même de convenir à la préparation des mets pouvant traiter des hôtes éventuels, nombreux, ayant parfois certaines exigences, compte tenu de ce qu'un gourmet pouvait souhaiter recevoir, à cette époque, ayant des critères de "bonne chair" différents de ceux qui ont cours de nos jours.

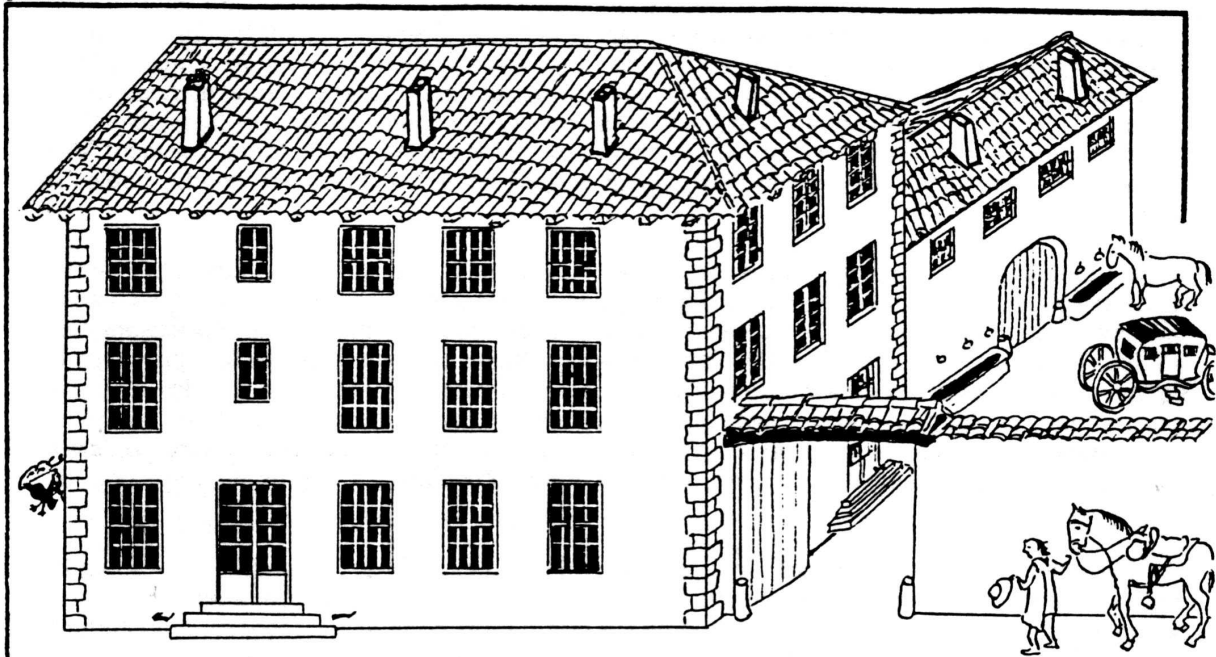
L'article 3 de l'inventaire nous décrit une chambre située sur la cave qui paraît plutôt servir de petit salon car on y voit une grande armoire en noyer, une table de même bois, un miroir à cadre d'ébène, une tapisserie de Bergame, 9 chaises, un couvert d'argent avec les cuillers de même (pour 11 marcs 4 onces 18) et aucun lit. Le même article nous conduit dans une petite pièce appelée "la petite cuisine" donnant sur le vintain, meublée d'une armoire à quatre portes, d'un lit à colonnes en noyer et garni⁵ et un autre lit semblable.

L'article 5 décrit la chambre dite "sur le Bourgneuf" avec deux lits "à la Duchesse" en noyer, garnis⁶, un grand miroir, une table, un grand placard, une tapisserie toile peinte, deux tableaux sur la cheminée, un poêle et ses accessoires, quatre chaises, et une alcôve. Contigu est un petit cabinet donnant sur la cour avec un lit garni, tapisserie de Bergame, un placard, des chaises, "corbeilles à fruits... de fayance et 8 plats aux oeufs et leurs couvercles, petit placard fermant à clef".

⁵ "Un lit garni" suppose le plus souvent : une paillasse ou garde paille garni souvent de feuilles, de "balouffe" (balle d'avoine) ou un matelas (laine et crin animal), une ou deux couvertures (souvent dites de "Catalogne" ou barrées en laine de pays), deux draps (toile de chanvre ou soie), un chevet de plume (de cuisine c'est à dire d'un volatile mort, ou mêlée ou encore d'oie), exceptionnellement un couvre-lit, et une "coëtte" de plume mêlée. Matelas, couverture de Catalogne, draps de soie, plume d'oie se rapportent évidemment à un lit de qualité.

Le lit à colonnes possède une colonne en bois à chaque angle, un cadre supportant le ciel de lit et les rideaux.

⁶ Le lit à la duchesse est un lit avec dossier, ciel de lit suspendu, rideaux latéraux.



AUBERGE

MONTBRISON

M. DCC. LXXVIII.

Edouard Crozier 1994



DE
L'AIGLE
D'OR

Dans la "dépense" notons un crochet à tenir la viande, une grande lanterne en fer blanc avec vitres, un placard dans le mur, des rayons nombreux, un petit "benot", un petit coffre à tenir du son..."

Dans la grande chambre sont deux lits "à la Duchesse" en noyer (article 9) garnis, un miroir à cadre doré, deux tables noyer, un nécessaire à toilette (cuvette et pot en "fayance"), un poêle et ses accessoires, deux pots de chambre en "fayance", une tapisserie "de toile peinte à l'huile"...

A l'article 10 une chambre est inventoriée : deux lits jumeaux, garnis, "à la Duchesse" en noyer, un miroir, une tapisserie, une table, huit chaises tournées et huit autres, un fauteuil, une cheminée et ses accessoires, un tableau peint, un nécessaire à toilette. Tout à côté se trouve la chambre dite "chambre de Jeanne" avec deux lits "à la Duchesse" en noyer équipés de "cloux à vis", un fauteuil, les murs sont tapissés de papier.

La chambre "au bout de la galerie" a un lit "à tombeau" garni, deux tables, six chaises, un fauteuil, une cheminée garnie, un tableau de la Vierge, un nécessaire à toilette, un placard... (article 12).

Dans la chambre "de chez Buisson", cinq lits garnis "à colonnes" en sapin, d'état médiocre, deux fauteuils et des chaises forment l'essentiel du mobilier (article 13).

Dans la chambre "de chez Combasson", il y a quatre lits en sapin, à colonnes et garnis (article 14).

Dans le grenier se trouve un lit avec paille et paravent "près de perches pour étendre le linge avec deux sablières pour les porter, un petit tonneau".

Dans une petite chambre à côté du grenier il y a deux lits avec rideaux et un lit garni sans rideaux, en pin (article 16).

Dans le "grenier rouge" sont entreposés 18 perches à linge, une table, quatre fauteuils usagés, deux tréteaux, "un panier en fer blanc à mettre rafraîchir les bouteilles" (article 17).

Le "grand grenier", décrit par l'article 18, renferme des perches à linge, trois tables noyer, un garde-manger en chêne, un coffre, une "pattière", une corde "d'encavage"⁷... Le côté dudit grenier comprend un recoin dont la porte ferme à clef et qui est destiné à tenir l'avoine...

L'écurie, au fond de la cour, renferme quatre "bacquets de bois" pour donner l'avoine aux chevaux et un boisseau ferré. On y voit notamment un lit garni de domestique (la surveillance des animaux était donc assurée, durant la nuit). Voilà... "qui sont tous les meubles, effets, ustanciles qui ont été remis et délaissés... les parties ont signé..."

Bonnard J.J. Bonnard J. Vve Chateauneuf Goyet & Barriou N.R.

⁷ Il s'agit d'une longue et grosse corde utilisée pour retenir, sur le plan incliné, les fûts de vin lors de leur descente à la cave.

REFLEXIONS

Cet inventaire détaillé permet d'avoir une idée précise de ce que l'on connaissait, de ce qui était utilisé journalièrement, en province, au XVIIIe siècle, dans le domaine de l'accueil du voyageur. Il laisse à penser qu'un effort certain était fait pour recevoir, si besoin était, le voyageur de qualité en recréant pour celui-ci, durant son court séjour, un milieu domestique à la hauteur de ses habitudes et de ses possibilités financières⁸. Savoir "régaler son hôte", lui offrir un mobilier convenable sans négliger la domesticité accompagnatrice était un des buts envisagés. Tout porte à croire aussi qu'une clientèle moins exigeante certes, mais plus nombreuse, fréquentait couramment cette auberge et retenait également l'attention du tenancier.

Que pouvait souhaiter un voyageur qui franchissait le seuil de l'"Aigle d'or" ? Il pénétrait pour lors en un lieu offrant plus de quarante places diverses pour la nuit, de quoi satisfaire bien des demandes. Il était aussi assuré que s'il était personnellement bien traité, le maître de céans, un professionnel ayant qualité pour cela, ses compagnons, domestiques ou amis, le seraient de même et que leurs montures à tous trouveraient elles aussi le nécessaire. L'inventaire laisse deviner un confort général d'un bon niveau pour l'époque et à la portée de bourses inégales. Une inconnue reste pour le lecteur : quelle était la qualité humaine du service, l'aptitude des "hostes" à faire de leur "table" un lieu où l'on reviendrait volontiers ? Nous avons là, avec cet acte notarié, un document capable de nourrir curiosité et réflexion, capable d'apporter la possibilité d'imaginer une facette de l'activité de la petite ville, capitale du Forez qu'était alors Montbrison. Elle se devait d'avoir un équipement d'accueil suffisant pour faire face aux besoins du moment et mériter sa renommée, aussi à proximité de chaque porte de ville, ouverte dans les remparts subsistants, y avait-il des auberges comparables à l'"Aigle d'or".

Peut-être ne serait pas inintéressant un travail plus approfondi, groupant des recherches en ce domaine de l'accueil et de la convivialité dans notre cité, aux siècles passés.

Jean GUILLOT

Quelques noms de tenanciers de la deuxième moitié du XVIIIe siècle à Montbrison.

Louis Duclos, "Le Chapeau rouge", rue de Moingt.

Denis Hennes dit "le Chevalier", "Le Saint-Jean", porte de la Croix.

Jean Durand, aubergiste rue des Arches (1774) puis Martin Durand (1799).

Etienne Beaumont, cabaretier, faubourg Saint-Jean.

Françoise Peysselon, veuve Pierre Gouliaud, cabaretière (1790).

Noble André Boyer, conseiller honoraire du roi, aubergiste, Ste-Marie-Magdeleine (1757).

Benoît Fournel, aubergiste voiturier, Ste-Marie-Magdeleine (1777) successeur d'André et de Mathieu.

Claude Carret, cabaretier.

Antoine Bonnefoy, aubergiste, faubourg Ste-Marie-Magdeleine, 1756.

Maurice Farge et Demoiselle Marianne de Varennes, "Le Saint-Louis", rue de Moingt (1780), établissement qui appartenait auparavant à "noble Abraham Bourg, avocat".

Notons aussi parmi bien d'autres cabaretiers et aubergistes : Jean Puy, Benoît Bretton, Claude Degeorge, Simon Compagnon, Claude Chevallard...

⁸ Ainsi, le 3 septembre 1777, le comte Gilbert Pierre Alexandre de Chavagnac, capitaine des vaisseaux du Roi, venu de Rochefort, se rendant au château familial du Chauffour à Chandieu, "logé ce jour à l'Aigle d'Or" y reçoit son notaire, Maître Pugnet de Montbrison, pour affaires.

Jean Bruel (1924-1994)

Secrétaire de la Diana

Jean Bruel est mort à l'hôpital de Beauregard le jour du Vendredi-Saint 1994 : un signe du destin - comme cela a été noté le jour de ses funérailles - pour cet homme de foi et de profonde conviction chrétienne qu'il était. Il était aussi profondément fidèle à la foi royaliste : la fleur de lys agrafée à sa cravate et le deuil du 21 janvier l'attestaient sans ostentation, comme une évidence. Elevé moi-même dans une autre tradition, dont je suis fier, celle de la République, j'avais découvert, grâce à lui, cette permanence du royalisme. Ainsi nous enrichissons-nous de nos diversités et de nos différences...

Jean Bruel était originaire des Hautes Terres du Forez et du Livradois. Son père et son grand-père étaient notaires à Saint-Bonnet-le-Château ; son grand-père maternel était médecin à Ambert. Passionné de généalogie, il connaissait admirablement l'histoire de sa famille et, d'ailleurs, en général, celle des familles foréziennes et livradoises. Il était de toutes ses fibres attaché à cette région : il en aimait les gens et les paysages mais aussi les écrivains, en particulier Henri Pourrat et Alexandre Vialatte qui furent tous deux Ambertois. Jeune, il avait rencontré Henri Pourrat, le romancier de "Gaspard des montagnes" - auquel il vouait une grande admiration parce que dans son oeuvre il a su traduire l'attachement des hommes à leur terroir et à leurs traditions tout en dépassant les limites du roman régionaliste par une analyse de l'âme humaine qui touche à l'universel. Quant à Alexandre Vialatte - traducteur de Kafka et auteur de "l'Auvergne absolue" - il en appréciait l'immense culture et l'humour singulier...

Jean Bruel avait fait ses études au pensionnat Saint-Louis de Saint-Etienne puis avait été étudiant en Droit à la Faculté Catholique de Lyon. Premier clerc de notaire, il avait fait toute sa carrière à Montbrison : il aimait son métier dont il se faisait une haute idée et voyait dans le notaire le conseiller privilégié des familles. Dès 1950, à 26 ans, il était devenu le secrétaire-adjoint de la Diana, puis l'année suivante secrétaire en titre, succédant à l'abbé Merle. Il était chargé du "Bulletin" : ce fut son oeuvre. Pendant presque un demi-siècle, il lui assura une qualité sans égale, avec un extraordinaire souci de minutie et d'exactitude. Il relisait plusieurs fois les épreuves pour traquer les "coquilles" typographiques - et était fort malheureux s'il en laissait passer une ! - conseillait discrètement aux auteurs quelques modifications de forme, soignait la rédaction des comptes-rendus des assemblées trimestrielles et des excursions de la Diana - qu'il rédigeait en alternance avec Marguerite Fournier, alors bibliothécaire de la société. Il allait souvent à l'imprimerie Cerisier surveiller, dans la bonne odeur de l'encre et le bruit des rotatives, la composition et l'impression du "Bulletin".

Erudit infatigable, Jean Bruel aidait volontiers les autres à éclaircir tel ou tel point et à trouver des pistes de recherche dans les immenses archives de la Diana et alors il ne comptait pas son temps. C'était une figure de Montbrison : on le voyait arpenter l'ancien cloître Notre-Dame, la barbe blanche en bataille, une énorme serviette à la main : là, il était chez lui, passant une partie de son temps à chercher dans la bibliothèque et les archives, à faire visiter la salle héraldique et à échanger connaissances et renseignements avec les chercheurs venus lui demander conseil ou, plus simplement, parler avec lui. C'était un homme de culture ; le propos érudit était souvent piqueté d'un humour subtilement moqueur ; observateur attentif de la comédie sociale, il apercevait vite les travers de ses contemporains - et de ses amis qu'il n'épargnait pas toujours - quitte à se moquer ensuite de lui-même ! Il y avait chez lui beaucoup de bonté et de générosité - une générosité qui lui avait fait accueillir à son foyer trois enfants qui continueront son nom.

Jean Bruel regrettait lui-même de ne pas avoir eu assez le temps de travailler pour lui et de publier car le "Bulletin" l'avait accaparé tout entier. Mais publier une revue, c'est aussi une oeuvre.

Sa retraite lui avait cependant laissé davantage de temps pour écrire et, lors de ces dernières années, le secrétaire de la Diana a donné à son "Bulletin" une douzaine de communications d'une impeccable érudition qui mériteraient d'être recueillies en un volume auquel on ajouterait de nombreuses notes inédites qu'il faudrait publier. Comment ne pas souhaiter, en outre, que son oeuvre généalogique ne soit pas perdue et puisse faire l'objet d'une publication et, peut-être, d'un dépôt à la Diana ?

L'histoire de la Diana a été marquée, au siècle dernier, par la grande figure de Vincent Durand, qui fut pendant plusieurs décennies, le secrétaire-archiviste de la société. Nul doute que le souvenir de Jean Bruel ne marque, à notre époque, la vie de la Diana : non seulement parce qu'il a beaucoup travaillé pour l'histoire forézienne, mais aussi parce qu'il fut un humaniste, imprégné de notre Histoire.

A la fin de sa vie les honneurs lui étaient venus, manifestation de l'estime de ses amis : il était chevalier de l'Ordre National du Mérite - dont le ruban bleu, par la volonté expresse du général de Gaulle, fondateur de l'Ordre, rappelle celui de la croix de Saint-Louis - et de l'Ordre des Palmes Académiques. Mais il préférerait sans doute le titre d'historien forézien que chacun lui reconnaissait.

Nous disons à Madame Jean Bruel et à ses enfants notre amicale sympathie.

Claude Latta

Bibliographie des articles de Jean Bruel publiés dans le bulletin de la Diana :

- Les racines familiales de Victor de Laprade, Bulletin de la Diana (B.D.), t. XLVIII, n° 5, 1984, p. 165-178.
- Le bailli de Forez en 1610 et l'expédition française au Brésil, B.D., t. L, n° 3, 1987, p. 151-160.
- L'église Sainte-Anne à Montbrison, B.D., t. L, n° 4, 1987, p. 205-210.
- Le pont d'Ecotay, autrefois "pont d'argent", B.D., t. L, n° 4, 1987, p. 211-216.
- Saint-Bonnet-le-Château, ville de garnison, B.D., t. L, n° 5, 1988, p. 245-256.
- Notes sur trois régents du collège de Saint-Bonnet-le-Château, B.D., t. LI, n° 3, 1989, p. 81-83.
- Devant deux portraits de Jacques II d'Urfé, B.D., t. LI, n° 3, 1989, p. 143-148.
- Fonte de cloches à Montverdun, en 1668, B.D., t. LII, n° 2, 1991, p. 699-704.
- Une visite au château de la Bâtie en 1759, B.D., t. LIII, n° 2, 1992, p. 91-96.
- Un tableau de confrérie de l'ancienne église Saint-Pierre, B.D., t. LIII, n° 5, 1993, p. 207-210.
- Les suspects de Chevières pendant la Terreur, B.D., t. LIII, n° 7, 1993, p. 377-387.
- La famille de madame de La Chaise, B.D., t. LIII, n° 8, 1993, p. 433-437.
- Arrivée de l'héritier de la famille d'Urfé dans ses châteaux foréziens en 1726, B.D., t. LIV, n° 1, 1994, p. 11-20.

N.B. La présente bibliographie ne comporte pas les références des comptes rendus d'assemblées générales et d'excursions de la Diana et des Eloges des membres décédés qui ont été publiés - malheureusement sans nom d'auteur - par Jean Bruel dans le Bulletin de la Diana. Cependant, l'index publié à la fin de la plupart des tomes du bulletin, permet d'en identifier quelques-uns.

Bibliographie Forézienne

- Pignonier (sous la direction de Françoise) : "Le château d'Essertines (Loire)", Lyon, Service Régional de l'Archéologie Rhône-Alpes, D.A.R.A. n° 8, 1993. 175 p.

Entre 1973 et 1991, Françoise Pignonier a mené dix-sept campagnes de fouilles sur le site d'Essertines-Basses, dans la vallée du Vizézy. Juché sur un éperon rocheux, le château - représenté dans l'Armorial de Guillaume Revel (1450) - avait une fonction militaire et participait à la défense rapprochée de Montbrison ; il était aussi le siège d'une châtelainie. Les fouilles archéologiques ont redécouvert les bâtiments des châteaux qui se sont succédé ici. Un premier ensemble fortifié fut remanié aux XIIe-XIIIe siècles et offrait une construction de qualité ; il fut incendié après 1368 et abandonné dans les dernières années du XVe siècle. Seule subsista la chapelle castrale qui devint une église annexe pour les habitants du village.

L'étude du mobilier céramique, des vestiges osseux, du verre, des monnaies nous donnent de précieux renseignements sur la vie quotidienne que menaient les membres de la garnison et les officiers de la châtelainie.

L'ensemble de ces travaux a permis de confronter les données archéologiques et les documents écrits (l'Armorial de Guillaume Revel, le testament d'Albert de Thizy, 1207-1210, le terrier du Chevalard, 1437). Il s'agit d'un remarquable travail d'équipe : les comptes-rendus de fouilles sont accompagnés de synthèses qui permettent aux non spécialistes de bien comprendre l'apport historique du travail réalisé.

- Gutton (Anne-Marie) : "Confréries et Dévotion sous l'Ancien Régime. Lyonnais, Forez et Beaujolais", Lyon, Lugd, 1993.

Pendant des siècles, les confréries religieuses ont marqué le paysage religieux : réalité foisonnante et multiple dont l'étude nous permet de mieux comprendre les mentalités religieuses des hommes et des femmes de l'Ancien Régime. La confrérie était une structure qui jouait un rôle important d'intégration sociale et d'encadrement liturgique.

Dans le cadre de l'ancienne généralité de Lyon, Anne-Marie Gutton étudie successivement la signification religieuse de la confrérie, ses pratiques liturgiques, les oeuvres et la pratique de la charité, les orientations de la piété et de la dévotion, les rapports avec le clergé.

Le Forez joue un rôle essentiel par le nombre de ses confréries, témoignage de sa ferveur. Il y avait à Montbrison la confrérie des Pénitents du Confalon, la confrérie du Saint-Sacrement et la confrérie de Notre-Dame des suffrages pour les âmes du purgatoire.

- "La Loire et l'idée républicaine", préface de Lucien Neuwirth, n° spécial du Bulletin des Amis du Vieux Saint-Etienne, n° 172, 4e trimestre 1993, 133 p.

A l'occasion du Bicentenaire de la création du département de la Loire, le bulletin des Amis du Vieux Saint-Etienne a eu la bonne idée de consacrer un numéro spécial à la République dans la Loire. Quelques temps forts et quelques personnages sont évoqués ici : la Commune de Saint-Etienne en 1871, les 14 juillet de la République, le rôle du Caveau stéphanois, la

personnalité de Noël Pointe, armurier et membre de la Convention, la carrière d'Honoré Audiffred, député puis sénateur.

Nous avons particulièrement aimé l'article de Claudine Extrat : "Alphonse Monnier, la passion d'enseigner, la passion de la République" qui retrace la carrière d'un instituteur qui, à Juré, Crèmeaux, Saint-Romain-la-Motte et Saint-Cyr-de-Favières, fut l'un de ces "hussards de la République" évoqués par Péguy : carrière d'un maître exemplaire par ses initiatives pédagogiques et ses engagements républicains, carrière marquée par de rudes combats et que les aléas de la politique n'épargnèrent pas.

- Blanqui (Louis Auguste) : "Oeuvres", tome I : "des origines à la Révolution de 1848", textes rassemblés par Dominique Le Nuz, préface de Philippe Vigier, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, 763 p.

Cet ouvrage, remarquable d'érudition, ressuscite littéralement la grande figure de Blanqui - l'"Enfermé", le "Vieux" - révolutionnaire qui fit trembler les régimes qui se succédèrent au XIXe siècle. Le sujet peut, évidemment, paraître loin du Forez. Cependant, il apporte d'intéressants renseignements sur le rôle, au sein du mouvement républicain, de Martin Bernard, le célèbre "Quarante-huitard" montbrisonnais, avec lequel Blanqui prépara l'insurrection de 1839.

- "Diffusion du savoir et affrontement des idées 1600-1770", Actes du colloque du Festival d'Histoire de Montbrison (30 septembre-4 octobre 1992), Montbrison, Association du Centre Culturel de la Ville de Montbrison, 1993. 574 p.

L'ensemble est intéressant car il permet de bien comprendre, à travers la variété des communications, l'extraordinaire bouillonnement des idées aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Peu de communications concernent le Forez ; signalons cependant l'étude qu'André Boismenu a consacrée à "L'institution du Prince", un ouvrage de l'abbé Duguet, l'une des têtes pensantes du "second jansénisme", qui était né à Montbrison et avait été l'élève du collège des Oratoriens de sa ville natale.

- Centre d'Etudes Foréziennes et Parc Régional du Livradois Forez : "Les hautes chaumes du Forez, diagnostic écologique pour la gestion d'un espace sensible", Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1993.

Les hautes chaumes du Forez constituent, au coeur du Massif Central, un milieu de moyenne montagne ; l'équilibre écologique est aujourd'hui profondément modifié par le déclin des activités pastorales traditionnelles et par le développement d'un tourisme mal contrôlé. Publié sous la direction de Bernard Etlicher, ce travail pluridisciplinaire est le résultat d'observations scientifiques faites entre 1989 et 1992 ; il permet un premier bilan écologique. La cartographie fait apparaître les zones sensibles. L'étude faite par le Parc Régional esquisse une politique : le classement du site est l'un des éléments de celle-ci.

Claude LATTA